

Comment le *Tōno monogatari* et sa version complétée parlent de la croyance en Oshira-sama

Alexandre GRAS

Bien que déjà évoquée en 1894 par Inō Kanori 伊能嘉矩 (1867-1925)¹⁾ qui voyait là une croyance spécifique à la région de Ōshū 奥州²⁾ - idée réfutée ensuite par beaucoup de folkloristes -, ce n'est qu'au début du XX^e siècle que « la Divinité blanche / l'Auguste blanche » Oshira-sama オシラサマ・オシラ様 a été davantage connue au Japon grâce au paragraphe 69 du *Tōno monogatari* 遠野物語 (*Contes de Tōno*, publié en 1910) et sa version complétée de 1935, le *Tōno monogatari shūi* 遠野物語拾遺 (*Glânes du Tōno monogatari*)³⁾. L'histoire rappelé dans ces ouvrages est d'ailleurs parmi des plus représentatives de cette compilation de légendes du nord du Japon réalisée par l'ethnologue japonais Yanagita Kunio 柳田國男

1) Originaire de Tōno dans l'actuelle préfecture d'Iwate, ce pionnier de l'étude du folklore de la région de Tōno est un anthropologue dont les travaux portèrent sur les populations autochtones de Taiwan ainsi que sur le dialecte et l'histoire populaire de sa région natale. Il descend d'une lignée de lettrés qui servirent les puissants seigneurs du clan Nambu. Inō publia entre autres *Iwate ken shi* 『岩手県史』 (*L'histoire de la préfecture d'Iwate*) ou encore *Tōno yawa* 『遠野夜話』 (*Histoires de Tōno à lire la nuit*). Les thèmes de ses recherches l'amènèrent à faire la rencontre du folkloriste Sasaki Kizen 佐々木喜善 (1886-1933) et, c'est ensemble qu'ils influencèrent Yanagita dans sa compilation du *Tōno monogatari* et du *Tōno monogatari shūi*. Yanagita le rencontra lorsqu'il visita la ville de Tōno en août 1909. Inō publia en 1894 un article précurseur sur Oshira-sama intitulé *Ōshū chihō ni tsuite sonshin seraru oshiragami ni tsuite* 「奥州地方に於いて尊信せらるオシラ神に就いて」 (*Sur la divinité Oshira vénérée dans la région de Ōshū*) dans la revue *Tōkyō jinruigakkai zasshi* 『東京人類学会雑誌』 (Revue d'anthropologie de Tokyo, vol. 9-98).

2) Pendant l'ère Meiji, Ōshū recoupe les districts de Tsugaru, Kita et Sannohe (actuelle préfecture d'Aomori) et le district de Ninohe (actuelle préfecture d'Iwate). Oshira-sama est certes surtout fêtée dans le nord du Japon, mais on trouve plus au sud des sanctuaires dans les préfectures d'Ibaraki et de Shizuoka qui la vénèrent également.

3) On parle de version complétée car Yanagita utilisa des nouveaux documents que Sasaki Kizen lui avait fourni sur sa demande. Sasaki avait d'ailleurs publié trois articles entre 1928 et 1929 à ce sujet : *Oshira-sama ni tsuite no sho hōkoku* オシラ神に就いての小報告 (Petit rapport sur Oshira-sama), *Oshira-sama no ie ni tsukishi yurai to sono dōki — Oshira-sama ni tsuite no shohōkoku, sono ni —* オシラ神の家に憑きし由来と其の動機, オシラ神に就いての小報告 其の二 (Les origines et les raisons pour lesquelles la divinité Oshira « se fixe » dans les maisons — Petit rapport sur Oshira-sama, 2^e partie —) et enfin *Nōgyōshu denshin — Oshira-sama ni tsuite no shohōkoku, sono san —* 農業手伝心, オシラ神に就いての小報告 其の三 (Légendes de fermiers — Petit rapport sur Oshira-sama, 3^e partie —). Ces trois textes firent avancer les connaissances sur Oshira-sama et Yanagita s'en inspira probablement pour écrire sa version complétée du *Tōno monogatari*.

(1875-1962)⁴⁾.

Il existe différentes versions japonaises des récits oraux autour de Oshira-sama et des croyances qui les accompagnent et ce, plus particulièrement dans les préfectures d'Aomori et d'Iwate, et à moindre mesure dans les autres préfectures qui forment l'actuel Tōhoku et le nord du Kantō⁵⁾. Nombreuses sont d'ailleurs les recherches en japonais à ce sujet depuis le dernier quart du XIX^e siècle⁶⁾. Toutefois, outre les recherches en allemand de Naumann (1959) peu de textes en langue occidentale l'ont étudiée réellement et c'est la raison pour laquelle nous le faisons dans cet article en nous concentrant plus particulièrement sur ce qu'en

4) Selon le paragraphe 69 du *Tōno monogatari*, l'histoire est contée par une vieille médium : « (...) *Il était une fois un paysan pauvre. Il n'avait pas de femme, mais il avait une jolie fille. Et il possédait aussi un cheval. La jeune fille aimait cet animal. Chaque nuit, elle allait à l'écurie, elle couchait près de lui. Elle finit par devenir sa femme. L'ayant appris, le père décida une nuit d'emmener le cheval, à l'insu de sa fille. Il le pendit à un mûrier. Cette nuit-là, la jeune fille demanda à son père où était l'équidé. Elle sut la chose. Attristée, elle alla sous le mûrier. Elle pleurait ; elle caressait la tête du cheval. Le père les voyait. Il haïssait l'animal. Il saisit une hache, et, du coup, fit tomber la tête de la bête. La jeune fille, alors, la tenant dans ses mains, monta au ciel. (...)* »

5) Dans la préfecture d'Aomori, on l'appelle Oshira-sama, Isama, Itako ou Ogunai-sama. Dans celle d'Iwate, Oshira-sama, Shikari, Oshira-hotoke ou Oshirase-sama (cette dernière appellation indique que la divinité sert d'oracle). Dans les préfectures d'Akita, de Miyagi (surtout au nord de celle-ci), de Gunma et de Yamanashi, Oshira-sama uniquement. Dans celle de Fukushima, on en connaît une forme dérivée sous les appellations Oshinme(i)-sama et Oshira-gami. Okonai-sama est son nom dans la préfecture de Yamagata. Enfin, le paragraphe 85 du *Tōno monogatari shūi* indique qu'on l'appellerait par endroit *kagibotoke* 鉤仏 (crochet ou bâton courbé du Buddha). Parmi toutes les dénominations ci-dessus, Oshira-gami et Oshira-hotoke montrent que Oshirasa-sama est conçu parfois comme une divinité tantôt *shintō* (-kami) tantôt bouddhique (-hotoke). En ce sens, elle est un exemple concret de syncrétisme japonais et peut être rapprochée aisément de certaines des divinités tutélaires ou protectrices des familles.

6) Beaucoup des premiers travaux sur Oshira-sama voulurent avant tout démontrer les origines et n'étudièrent que trop peu ses représentations faites ou encore la prière qui en porte le nom. Dans deux articles, Inō Kanori exposa les caractéristiques de la divinité — identiques d'ailleurs à ce que Yanagita indiqua plus tard dans ses deux compilations de légendes —, et parla de ressemblances avec la divinité aïnou Ohoshira-kami en 1894 puis, de celles plausibles avec le Ohoshima kamui aïnou en 1943. D'ailleurs, on sait que dans le Japon d'autrefois s'est fort répandue la croyance en une « divinité blanche » Shira-kami, divinité pour laquelle l'*Engishiki* 延喜式 mentionne déjà au X^e s. des sanctuaires qui lui sont consacrés. En 1928, Kita Tadakichi 喜田貞吉 (1871-1939) envisagea que Oshira-sama avait des origines communes avec la divinité de l'oracle aïnou appelée Chisekoro-kamui dont l'effigie est faite d'un morceau de roseau sculpté que l'on habille chaque année et dont la fonction serait équivalente à celles des objets destinés aux kami, *gohei* 御幣 (désormais, ce sont des bandes de papiers pliées, fixées à un pilier de bambou ou pendues au bout d'une baguette de purification mais, autrefois, il s'agissait de vêtements de tissu, présentés en offrande aux divinités, sur lesquels pouvaient se fixer une essence divine). En 1929, Yanagita montra que les croyances et les représentations en Oshirasama n'étaient pas uniques au Tōhoku mais répandues dans tout le Japon, et qu'elles auraient été introduites dans le nord du pays par des hommes venus s'installer en Ōshū ; de sorte qu'il refuta la thèse aïnou défendue auparavant par Kita. Dès lors, ce fut la théorie de Yanagita qui s'imposa. Origuchi Shinobu 折口信夫 (Naumann, 1959, p. 211) pensa cependant que Oshira-sama aurait peut-être des ressemblances avec les Kumano myōjin, les trois divinités locales shintō de Kumano se manifestant sous leur aspect bouddhique ; quand on tient compte du fait que Oshira-sama guérit de certaines maladies, le rapprochement avec ces divinités syncrétiques shintō-bouddhiques paraît possible. Plus récemment, Ōbayashi Tarō 大林太良 (1929-2001) émit l'hypothèse que les sculptures de Oshira-sama ressembleraient à certaines figures réalisées par des peuplades vivant de la chasse et de la pêche en Sibérie. Nelly Naumann (1959, p. 212), quant à elle, évoque la théorie voulant que *hira* dans Oshira-sama serait un dérivé du mot *hina* « la poupée ».

rapportent les contes de Yanagita. Pour ce faire, nous présenterons d'abord les généralités autour de Oshira-sama en observant ses caractéristiques et ses diverses représentations. Puis, nous nous pencherons sur ce que nous apprennent nos textes, même si ceux-ci ne nous donnent que de brefs aperçus des différentes variantes des histoires existantes autour de cette divinité. Nous porterons enfin notre réflexion sur l'élément chevalin et sa place dans le Tōhoku, sans oublier le rôle particulier des femmes chamanes aveugles appelées pour réaliser certains rites au sein de communautés agricoles au début du XX^e s.

1. Généralités. Ce que nous apprend le *Tōno monogatari*.

Divinité du folklore particulièrement présente dans les croyances du nord du Japon, Oshira-sama assurerait le bonheur sur les familles (paysannes) et protégerait aussi les chevaux et les cultures. Par extension, elle veillerait aussi sur la production de la soie et serait liée aux croyances autour du lépidoptère domestique qu'est le bombyx du mûrier, *o kaiko* 蚕⁷⁾, dont la tête ressemble un peu à celle d'un équidé et dont les motifs dorsaux ressemblent à des sabots.

On comprend bien évidemment l'importance de l'élevage du ver à soie qui pouvait être une source possible de revenu bien que probablement difficile à élever dans le nord du Tōhoku du fait de la rudesse de l'hiver⁸⁾. L'élevage de chevaux, quant à lui, est bien logiquement incontournable pour les travaux de la terre et leur contribution à la vie agricole : à Tōno, ces animaux occupaient d'ailleurs une place importante dans la culture locale puisque l'architecture des maisons agricoles traditionnelles *magariya* 曲り家, des fermes en forme de « L », comportait même une aile avec une écurie pour les chevaux intégrée au reste de l'habitation⁹⁾. Incorporer ainsi au bâtiment cet habitat animal fait en soi de la bête de somme un « membre » de la famille. Ceci engendra peut-être une meilleure diffusion des pensées voulant des liens particuliers entre les jeunes filles et leurs équidés domestiqués, surtout lorsqu'on tient compte du fait que ce furent surtout les femmes qui, dans les campagnes du Tōhoku, participèrent à l'égal des hommes aux travaux agricoles et à leur exploitation. Il n'était pas rare qu'elles

7) Une expédition japonaise aurait ramené du continent vers 300 av. J.-C. quelques œufs et quatre jeunes Chinoises qui auraient enseigné aux Japonaises l'art de la sériciculture. Il est aussi inscrit en 507 dans le *Nihon shoki* 『日本書紀』 (*Chroniques du Japon*, compilé en 720) que la sériciculture est une tâche féminine et qu'une mauvaise production serait de mauvaise augure pour le pays. Cette production agricole et ses techniques furent ultérieurement plus largement introduites au Japon à l'occasion d'échanges diplomatiques fréquents entre le VII^e et le VIII^e siècles puisqu'elle est même évoquée dans les Codes.

8) Malgré son importation au Japon, la Chine conserva le quasi-monopole de la production séricicole. Et ce n'est qu'à la fin de l'époque d'Edo qu'elle fut relancée au Japon. Pour les seules années 1928-1929, la valeur des exportations de soie japonaise atteignait environ 10 milliards de francs de l'époque représentant 40 % de l'exportation totale du pays. La préfecture de Nagano produisait alors plus du quart de la production (10.380 tonnes) alors que les préfectures du nord du Tōhoku (Akita, d'Iwate, d'Aomori et de Miyagi) — peut-être en raison de la dureté du climat — étaient parmi les dernières de la liste. (Cf. Merie André, M. Maurice. *Sériciculture et filature de la soie au Japon*, in. *Annales de Géographie*, Paris, Armand Colin, 1937, t. 46, n° 259, p. 43.).

9) C'était un moyen de protéger les bêtes du froid, des voleurs ou encore des prédateurs, mais aussi une façon de (ré)chauffer une ou deux pièces de la ferme.

s'occupent des chevaux quand les hommes revenaient épuisés des champs¹⁰⁾. De tels éléments ont pu donc favoriser la propagation de certaines rumeurs malsaines/impropres au sein d'un village – qui rassemblait souvent des familles apparentées – et alimenter ainsi la légende, alors que la pensée confucéenne et sa rigueur morale devenaient progressivement des piliers normatifs du pouvoir en place durant l'époque d'Edo (1600-1868) et sous l'ère Meiji (1868-1912).

On n'a guère d'explication sur les origines des représentations de Oshira-sama ni sur les raisons qui lui ont donné son apparence actuelle¹¹⁾. Généralement, on figure cette divinité par deux poupées, un couple mâle-femelle réalisé à partir de deux tiges de mûrier¹²⁾ de 30 cm de long sur 3 de diamètre environ, sur lesquelles sont placées plusieurs couches d'étoffe et de brocart appelées *osendanku* オセンダンク. Ces tissus percés en leur milieu laissent ainsi passer la tête et on les enfle les uns sur les autres d'année en année¹³⁾. Une sorte de tunique appelée *kantōi* 貫頭衣 couvre le bas du corps tandis qu'une sorte de chaperon richement décoré recouvre la tête et redescend jusqu'aux avant bras. L'extrémité de chaque branche de mûrier représente un cheval ou un homme pour la première, et une femme pour la seconde.

10) Imano Ensuke 今野圓輔, *Barō kon.in-tan* 『馬娘婚姻譚』 (Récits sur les mariages entre chevaux et jeunes filles), Iwasaki bijutsusha 岩崎美術社, 1985, p.5.

11) Partant du principe que les femmes auraient été au centre des rituels et de la vie dans les clans dans la préhistoire japonaise, la spécialiste du Japon ancien Kaneko Hiroyuki aurait trouvé dans la représentation d'Oshira-sama des points communs (forme et apparence) avec certaines figurines féminines en argile, *dogū* 土偶, de la période Jōmon (≈ de 15.000 jusqu'en 300 av. J.-C.). Ces *dogū* ont de grands « yeux ronds » et disposent de dessins géométriques élaborés ainsi que des membres courts et trapus. Elles sont généralement considérées comme possédant une signification rituelle ou religieuse (cérémonies funéraires, rites de fécondité, formes primitives d'agriculture ou rites de guérison).

12) Dans son *Dictionnaire ethnologique* 『民俗学辞典』 (1951, p. 77), Yanagita évoque également une branche de bambou pour le manche. On peut comprendre assez facilement le rapprochement possible entre les croyances en Oshira-sama et celles autour du mûrier puisque ce dernier a un rôle incontournable dans la sériciculture car il donne naissance à la soie par sa feuille, nourriture essentielle du ver à soie. Et, même si Sasaki Kizen rapporte qu'il a vu certaines effigies de Oshira-sama en bois de cyprès japonais ou en cèdre du Japon, le mûrier est le plus courant pour figurer concrètement notre divinité. Il existe d'ailleurs une croyance japonaise voulant que le premier jour de la 6^e lune du calendrier luni-solaire, les hommes ne doivent pas se rendre au pied de cet arbre de peur qu'ils muent comme un serpent.

Le bois de mûrier est connu au Japon pour protéger des orages, ces derniers étant liés aux croyances autour du serpent. Une anecdote tirée du *Nihon ryōiki* 『日本霊異記』 (*Relation des choses miraculeuses et étranges du Japon*, compilé au début de l'époque de Heian) rapporte comment l'empereur Yūryaku (dont le règne se situerait entre 457 et 485) aurait fait appel à un homme pour emprisonner la divinité du tonnerre qui, une fois attrapée, aurait pris l'apparence d'un serpent lumineux aux yeux rouges. Il faut donc aussi voir ce bois comme un talisman efficace.

13) Citons le paragraphe 75 du *Tōno monogatari shūi* : « (...) Le vêtement du Oshira-sama est comme une robe. Il est remplacé chaque année par un nouveau vêtement le 16^e jour du premier mois lunaire. Son corps fait d'une branche de mûrier plutôt courte et rudimentaire présente une tête arrondie sur laquelle peut être gravée une tête de cheval ou bien une figure féminine. Les têtes de cheval sont généralement reconnues comme étant les plus courantes et aussi les plus anciennes. Il est important de comprendre les légendes, les origines et les formes de cette divinité. La tête du Oshira-sama mâle est habituellement gravée conformément à celle d'un équidé. L'élément femelle a, quant à lui, une longue chevelure et deux oreilles pointues semblables à celles d'un animal. En général, plus cette représentation a été gravée récemment plus elle est longue. Certaines d'entre elles dépassent les 30 cm de long. Il en existe de très anciennes et aussi des plus étriquées. Les Oshira-sama à tête de cheval sont habituellement plus petites et plus courtes. »

Oshira-sama est en général vénéré à l'intérieur des maisons rurales ou des fermes sur un autel domestique *kamidana* 神棚¹⁴, ou bien dans une petite alcôve *tokonoma* 床の間¹⁵. Il n'est pas rare d'ailleurs que les habitants du Tōhoku qui l'honorent placent souvent sa(/ses) représentation(s) près de l'autel familial bouddhique *butsudan* 仏壇¹⁶. Ces vieilles familles d'agriculteurs et de fermiers sont d'ailleurs appelées *daidō* 大同 « grande communauté », terme qui révèle l'importance identitaire familiale locale. On devine facilement que ces *daidō* attendent bonheur et félicité de sa part ; en ce sens, on peut envisager Oshira-sama comme une divinité protectrice de la maisonnée – à rapprocher donc du *ie no kami* 家の神 – ou plus largement comme une divinité qui offrira son salut aux membres d'une famille résidant sous un même toit.

Dans les paragraphes 14 et 70 du *Tōno monogatari*, Oshira-sama semble avoir de grandes similitudes avec la divinité Okunai-sama qui est faite elle aussi en bois de mûrier et revêtue de vêtements carrés percés en leur milieu¹⁷. Fêtées toutes deux le 15^e jour de la première lune (erreur du compilateur puisqu'il devrait s'agir du 16^e jour), ces deux divinités paraissent être quasi-confondues dans le paragraphe 14 alors que le 70 les distingue totalement puisque que leurs représentations ne sont pas forcément placées ensemble dans une même famille¹⁸.

Le *Tōno monogatari* ne rapporte que trois histoires autour de Oshira-sama qui sont un

14) On notera que les *kamidana* sont habituellement consacrés à un *kami* familial ou régional. En ce sens, Oshira-sama peut être parfois considérée dans certaines familles comme la divinité tutélaire protectrice du « clan familial », *ujigami* 氏神. On remarquera aussi que dans le Tōhoku, *uji* désigne la famille, équivalent du mot *uchi*, alors que dans le reste du pays il signifie « clan ».

15) Ce type d'alcôve au plancher légèrement surélevé de 10 à 50 cm. de profondeur environ, est souvent considéré comme la place d'honneur de la maison. Le *tokonoma* est généralement disposé à côté du pilier principal qui soutient l'habitation, place privilégiée pour les invités et les visiteurs. Ce dispositif architectural d'abord conçu pour les maisons de thé fut peu à peu adopté par les gens du commun entre les XVII^e et XVIII^e siècles.

16) Ce dernier renferme généralement une statue bouddhique ainsi que les tablettes des ancêtres ; la coutume veut qu'on offre symboliquement sur cet autel les prémices de la récolte, la paie mensuelle ou, par exemple, un don.

17) Okunai-sama est une divinité de la maison qui contribue à la bonne destinée de la famille et qui apporte une bonne récolte en aidant au repiquage du riz (*Tōno monogatari*, paragraphe 15). Nombreuses sont d'ailleurs les légendes de divinités qui aident au travail des cultures : il y a, par exemple, Jūō-sama 十王様 qui, dit-on, remplace une personne fiévreuse au repiquage du riz (*Tōno monogatari shūi*, paragraphe 68). Certaines d'entre elles sont même appelées *jizō* et même *kannon*. Ce qui signifie que ce type de croyances s'est probablement développé dès la fin de l'époque de Heian, Okunai-sama en étant un dérivé du nord du Japon. Pour ce qui est des caractéristiques de Okunai-sama, voyons un extrait du paragraphe 14 du *Tōno monogatari* : « Dans chaque village, il y a toujours une vieille famille qui honore une divinité Okunai-sama. La vieille famille/communauté [dans laquelle on la vénère] s'appelle daidō. On représente le Okunai-sama au moyen d'une branche de mûrier. (...) On y trouve aussi une divinité Oshira-sama dont la représentation est similaire à Okunai-sama. Elle est aussi célébrée le 15^e jour de l'an lorsque les villageois sont rassemblés. Au cours de la cérémonie, il leur arrive de mettre de la poudre blanche sur les visages de ces figures divines. (...) » Dans le paragraphe 70, il est dit : « La même vieille femme raconte que la divinité Okunai-sama est toujours présente dans les maisons qui possèdent une représentation de Oshira-sama. Il existe toutefois certaines maisonnées où on trouve seulement un Okunai-sama sans aucun Oshira-sama. Le Okunai-sama d'un daidō de Yamaguchi est fait en bois. Celui de la famille de Tanie Haneishi à Yamaguchi est en papier. Celui de la famille Abe à Kashiwazaki est lui aussi en bois. (...) »

peu confuses sur certains points comme nous venons de le montrer. En revanche, sa version complétée de 1935, en donne onze dont nous verrons le détail dans le deuxième chapitre de cet article. Pour ne regarder ici que ses rôles les plus connus, Oshira-sama pourrait notamment lors de l'oracle : 1/ indiquer aux chasseurs où aller en montagne (en faisant rouler entre les paumes de mains la représentation à tête chevaline ; la direction pointée serait celle à suivre pour une bonne chasse), 2/ révéler en particulier aux enfants leur bonne fortune et leur éviter des malheurs (mi-jeu mi-oracle, en imitant les gestes des chamanes), 3/ prédire certaines catastrophes comme les incendies et les tremblements de terre, 4/ protéger en particulier les nouveaux nés ainsi que leur famille toute leur vie en leur assurant bonheur et santé.

Oshira-sama a aussi du caractère et une forte personnalité bien forgée. Du coup, de nombreux interdits sont à respecter pour ne pas subir son ire : elle déteste que l'on consomme des œufs ou de la viande de volaille ou de quadrupèdes ; on peut même tomber gravement malade si on lui en offre¹⁹⁾. En outre, si on commence à la vénérer, il faut continuer à le faire de façon appropriée sans aucun changement sinon sa malédiction peut s'abattre sur toute une famille. De plus, Oshira-sama aimant les enfants, il arrive qu'elle punisse les parents qui réprimandent trop à son goût leur descendance.

La croyance en Oshira-sama est aussi un syncrétisme complexe car elle se fusionne entre autres avec : I) l'attachement voué aux Bouddha Amida²⁰⁾ (certaines théories suggèrent même des liens avec Meimyō bosatsu 馬鳴菩薩²¹⁾ ou encore Batō kannon 馬頭観音²²⁾), II) les croyances autour des cultes des ancêtres et des divinités tutélaires, III) les croyances autour de divinités populaires locales comme Sōzensama 蒼前様²³⁾, IV) les croyances autour de la divinité des montagnes, *yama no kami* 山神 – qui est la divinité de la chasse par excellence et qui déteste toute consommation de chair –, ainsi que V) celles autour du ver à soie – qui, lui, est vu comme une divinité bénéfique et bienfaisante –. De plus, le choix de poupées

18) En note du paragraphe 14, Yanagita indique qu'on trouve une divinité similaire dans les croyances ainous ainsi que dans l'actuelle préfecture d'Akita, et prouve de la sorte, que Oshira-sama de Tōno n'est qu'une variante de légendes répandues à travers tout Honshū.

19) « (...) Un nommé Tachibana du village de Kamiarisu à Kesen avait un Oshira-sama chez lui. Toute la famille avait reçu l'avertissement que leurs bouches seraient tordues s'ils mangeaient de la viande de cerf ou tout autre nourriture carnée. Or, leurs bouches se déformèrent. Pensant que c'était sa divinité qui faisait des choses vraiment stupides, l'homme, de colère, la jeta dans la rivière. Mais le Oshira-sama remonta à contre-courant le cours d'eau et regagna même la berge. Voyant cela, l'homme lui demanda pardon et la ramena chez lui pour la vénérer. Malgré cela, sa bouche est toujours tordue. » (*Tōno monogatari shūi*, 81)

20) Il s'agit du bouddha Amitābha popularisé par le bouddhisme de la Terre pure *jōdō* 浄土.

21) Ashvagosha (*hennissement* en skt.) est un moine et philosophe bouddhiste (I^{er} ou II^e s.). Dès la fin de l'époque Heian, il fit l'objet d'une vénération populaire au Japon car on lui attribuait le pouvoir de « vêtir les pauvres » ; l'identifiant à une divinité protectrice des vers à soie et du patron des tisserands (culte populaire d'origine chinoise). Sur les mandala japonais, il est parfois représenté comme un bodhisattva monté sur un cheval, assis sur un lotus.

22) Hayagriva (*cou de cheval* en skt.) un avatar du dieu Vishnu dans l'hindouisme, qui est souvent représenté par un corps humain avec une tête de cheval. Dans le nord du Japon, un culte lui est rendu en tant que protecteur des animaux, en particulier des chevaux et du bétail. Dans certains sanctuaires où il est vénéré, on lui offre des chevaux votifs blancs en bois et en plâtre.

pour la représenter n'est pas anodin à plus d'un titre. En effet, l'allusion phallique et sexuelle semble assez évidente surtout quand on pense au fait que les poupées de Oshirasama sont secouées par la chamane lors de la cérémonie ; il s'agit bien sûr là de symboles de fertilité que l'on trouve parfois pour d'autres divinités populaires japonaises²⁴. N'oublions pas aussi que dans les croyances taoïstes des cinq phases, *wūxíng* 五行, qui ont été unifiées avec le système *yin-yang*, l'élément « cheval (homme/mort/mouvement) » se trouve classé au parfait opposé du « ver à soie (femme/vie/calme) » et met en valeur leur complémentarité, l'un ne va donc pas sans l'autre. Enfin, peut-être existe-il aussi un lien avec les *harukoma*, 春駒, ces artistes itinérants dansant à califourchon sur des chevaux de bois qui, dès l'époque d'Edo, se rendaient sur le seuil des maisons pour le nouvel an et prononçaient des paroles fastes, procédaient à des pantomimes ou des danses propitiatoires en échanges de riz ou de monnaie ?

Les trois plus anciennes représentations de Oshira-sama encore existantes au Japon sont l'une datée de 1525 conservée à Tane.ichimachi, une bourgade sur la côte pacifique dans le nord-est de l'actuelle préfecture d'Iwate ; les deux autres datées de 1574 se trouvent dans les villages de Niisato et de Kawai tous deux annexés respectivement en 2005 et 2010 à la ville de Miyako tristement célèbre pour avoir été ravagée en mars 2011 par le terrible tsunami. Le moyen le plus simple pour voir beaucoup de Oshira-sama est de se rendre, par exemple, dans la ville même de Tōno où en sont réunies plus de 1000 figures dans le pavillon de Oshira, *oshira dō* 御蚕神堂 aménagé à côté de la vieille ferme des Kikuchi dans le complexe touristique dédié à l'histoire et aux traditions populaires de Tōno appelé *denshō-en* 伝承園, littéralement « le jardin des tradition orales »²⁵.

2. Ses caractéristiques dans le *Tōno monogatari shūi*

La version complétée en 1935 de notre recueil de légendes indique notamment les jours où l'on fête Oshira-sama et la façon dont on doit l'honorer. La description de ses effigies

23) Sōzensama est une divinité des frontières qui est vénérée dans le Tōhoku. On la croyait notamment présente sur les pics, les passes dangereuses en montagne ou encore aux carrefours sur les chemins de campagne. Or, il n'était pas rare de poser une stèle là où des chevaux avaient péri sous les efforts. Ainsi on en fit le *kami* des équidés. Une ancienne coutume voulait aussi qu'au moment de la fête charnière de la 5^e lune « la fête des garçons », *tango no sekku* 端午の節句, événements liés aux travaux des sols, les fermiers qui élevaient des bêtes de somme allaient vénérer ce Sōzensama avec leurs chevaux et lui apportaient des offrandes. Cette pratique est, dit-on, à l'origine de la parade des 100 chevaux *chaguchagu umakko* チャグチャグ馬コ encore organisée tous les ans en juin entre Takizawa et Morioka.

24) Les « *kami* de la route » *dōsojin* 道祖神, des divinités tutélaires des frontières, peuvent être représentées comme un couple humain ou par des organes génitaux sculptés mâles ou femelles. De même pour les *hyaku dayū* 百太夫, ces divinités sculptées (souvent mâles) protectrices des filles de joie, qui sont censées éloigner des maladies telles que la petite vérole.

25) Pour plus de détails en français, consulter par exemple le lien ci-après dont la version française a été rédigée par Frédéric Lesigne : Ronald A. Morse, *La ville de Tōno et ses environs - Livret touristique et culturel* -, <http://www.shokokai.com/tohno/html/gfrn0225.pdf>, consulté le 17 juin 2016.

correspond à quelques détails près à ce que nous avons évoqué dans le chapitre précédent de notre article : on retrouve donc des poupées vêtues de tissus, qui peuvent être moins grandes (15 cm seulement), parfois sculptées grossièrement à l'effigie d'un cheval²⁶⁾. Le texte nous apprend que, souvent, certaines familles à Tōno et dans ce qui correspond à l'actuelle préfecture d'Iwate, en posséderaient même plusieurs représentations (deux, quatre, six ou même douze ; toujours par paire) au sein d'un même *daidō* et qu'un descendant s'arrangerait par tradition à en avoir le même nombre dans la nouvelle famille qu'il fonderait²⁷⁾. Il ne s'agit pas là uniquement de perpétuer une tradition ou des coutumes familiales, mais bien de s'assurer leur bienfait sur tous les membres d'une même lignée qu'elle en vienne à s'agrandir ou à déménager. Qu'il s'agisse de Tsugaru dans la préfecture d'Aomori ou encore de Nambu dans la préfecture d'Iwate, on vénère le Oshira-sama le 16^e jour de la 1^{ère} lune du calendrier luni-solaire et plus rarement à la troisième lune à l'occasion de l'arrivée du printemps. La famille ou le groupe social représenté par un *daidō* se réunit autour d'une vieille chamane souvent aveugle, *itako bāsama*, qui a été convoquée pour l'occasion. Cette dernière adresse des prières à la divinité en vue d'amener la prospérité sur toute la maison : cette pratique rappelle d'ailleurs celle des ascètes montagnards du *shugendō* 修験道 qui offraient des services similaires. Lors de la cérémonie, cette femme médium est parfois assistée par des jeunes enfants issus du *daidō*²⁸⁾. On pare l'effigie de la divinité à qui on présente ensuite des offrandes²⁹⁾. Puis, la chamane fait bouger entre ses mains l'objet réceptacle – *shintai* 神体³⁰⁾ (ici, les poupées en bois de mûrier) – sur lequel vien(drai)t se fixer l'essence de la divinité au moment du *matsuri*³¹⁾. Elle psalmodie ensuite la prière rituelle *saimon* 祭文 consacrée à Oshira-sama et qui évoque les rapports matrimoniaux entre une femme et une bête de somme³²⁾. L'*itako*

26) « (...) Les quatre divinités de la famille Kitagawa de Hiishi ont des têtes de cheval. Quant aux six autres représentations, elles ont toutes une tête arrondie. On trouve des Oshira-sama dans la famille Abe de Kashiwazaki. Une divinité a une tête de cheval, et une autre a une sorte de chapeau à gaze d'inspiration chinoise, eboshi, porté habituellement par les nobles. Les deux autres sont juste arrondis. Ils font environ 5 à 6 sun (env. 15 cm) de long. La sculpture est assez rudimentaire et les têtes sont effrayantes. La tête du cheval ressemblait plus à celle d'un dragon. » (Tōno monogatari shūi, 76) Nul ne sait si les effigies sont usées par le temps ou mal sculptées à l'origine, mais ce paragraphe fait bien comprendre que l'essentiel pour chaque maisonnée est de posséder une représentation de Oshira-sama.

27) « D'après ce que l'on sait des différentes légendes, chaque *daidō* doit avoir deux divinités Oshira-sama mais il n'est pas rare non plus que certain(e)s en aient quatre ou six. Près de Sakari, à Kesen, on dit que certaines familles en ont même douze. Dans la communauté *daidō* Shohachi à Noda (village de Jōhōji dans le district de Ninohe), il y a trois Oshira-sama et l'un deux est à l'effigie d'un jeune enfant. Toutefois, en général, les *daidō* qui occupèrent peu à peu les sols [de Tōno], semblent n'avoir que deux divinités par maison. Et, lorsqu'une nouvelle famille voit le jour en quittant la maison mère, pour une certaine raison, la nouvelle famille fondée ajoute des représentations de divinités pour avoir le même nombre [que celui de la famille dont elle est issue]. La famille de M. Kitagawa de Itsukaishi dans le village Tsuchibuchi, l'une des plus vieilles familles de Tsuchibuchi et s'occupant bien moins de ses cultures qu'autrefois, a deux Oshira-sama. Dans une branche de la famille Kitagawa à Hiishi, ils en ont quatre. Et dans une branche de cette sous-branche des Kitagawa, ils en ont six. Les quatre divinités de la famille Kitagawa de Hiishi ont des têtes de cheval. (...) » (Tōno monogatari shūi, 76) Naumann (1959, p.208) explique qu'on trouve, par exemple, trois représentations de Oshira-sama dont l'une – appelée la divinité sœur aînée (*anegami*) – serait dans le village de Yamaguchi, la seconde serait à Yamazaki et la cadette (*imotogami*) serait à Tsumumou.ushi. L'existence d'un lien de parenté entre elles ne fait aucun doute et reproduit en quelque sorte la réalité de la dispersion des foyers humains.

peut ensuite entrer en extase de sorte que la divinité parle ou se manifeste par sa bouche, c'est le *kuchi yose* 口寄せ au cours de cette cérémonie qui s'appelle *oshira asobase* オシラ遊ばせ ou *oshira asobi* « agitement ou amusement d'Oshira »³³⁾. Une fois la cérémonie terminée, il arrive que les enfants de la famille devenus acolytes pour cette fête reproduisent, certes sous forme de jeu, les gestes de la médium afin de connaître ce que le sort leur réserve³⁴⁾.

Enfin, sur ces vertus protectrices, le *Tōno monogatari shūi* explique que la divinité Oshira-sama aiderait à éviter : 1/ des maladies des yeux ou des maladies féminines (paragraphe

28) « Les fêtes de Oshira-sama dans la région de Tōno se déroulent en général le 16^e jour de la première lune. C'est avec cette divinité qu'on utilise le verbe « asobasu (agiter, amuser) » au lieu du courant « matsu (fêter, célébrer) ». Dans les daidō de Yamaguchi, le jour de la fête, les enfants des environs sont symboliquement offerts/dédiés au Oshira-sama en tant que toriko [afin de les placer sous sa protection]. Ces toriko apportent sur leur dos de grands mochi [boule de riz blanc pilé] et se rassemblent [autour de la divinité]. (...) » (*Tōno monogatari shūi*, 79)

29) « (...) La cérémonie commence tôt le matin, du fin fond de la pénombre de l'autel du Bouddha, on ôte une vieille boîte noire abîmée. L'effigie de la divinité est ainsi placée à la lumière une seule fois l'an. Elle est prise dans les mains par la vieille chamane qui officie pour la famille. Puis, une jeune fille toriko ou une femme la change et lui revêt d'une nouvelle étoffe rouge aux motifs de fleurs. Et, pour la seule fois de l'année, on lui met une poudre blanche sur le visage. Et cette représentation de Oshira-sama est posée sur l'autel. Les jours où les jeunes toriko n'avaient pas de poudre blanche, on la remplaçait par de la poudre de riz mélangée à de l'eau. Les boules de riz apportées par les toriko étaient faites de riz mélangé à de la pâte d'haricot rouge. On les présentait ensuite à la divinité puis elles étaient mangées par les toriko. On raconte que cette divinité apprécie énormément des haricots rouges. (...) » (*Tōno monogatari shūi*, 79)

30) Dans le shintō, il s'agit du « corps » ou du « support matériel » d'un *kami*. Les divinités invoquées sont censées « descendre » et se fixer temporairement sur ce réceptacle physique, communément appelé en études folkloriques *yorishiro* 依代.

31) Le *Tōno monogatari shūi* en donne d'ailleurs un exemple : « (...) Le 16^e jour de la 1^{re} lune est le jour « d'amusement » d'Oshira-sama et aussi le jour où l'on peut savoir sa bonne et mauvaise fortune pour l'année à venir. Pour la prédire, il faut faire rouler entre ses mains le bâton support du Oshira-sama tout comme le font les enfants avec le *berobero no kagi*. On peut ainsi savoir quelles sont les intentions divines à notre égard. Autrefois, les adultes le faisaient pour pratiquer la divination et la bonne aventure, mais désormais ces rituels sont surtout effectués par les enfants. Cette année, lors de la première lune, alors qu'il faisait froid dans la maison, ils le firent en étant assis autour du *kotatsu* [table basse recouverte d'un épais tissu qui sert à chauffer les pieds et les jambes des personnes assises autour], les jambes protégées d'une couverture. » (*Tōno monogatari shūi*, 85) Cet extrait précède le paragraphe 86 dans lequel un objet médiateur ferait l'oracle. On y explique ainsi qu'à Tōno, les enfants jouent avec ce *berobero kagi* afin de savoir qui a fait un pet. Un jeune est assis seul au milieu d'un cercle formé par les autres. Il a entre ses mains un *berobero kagi* construit à partir de tiges d'herbes et de branches de buisson. Et, alors qu'il le fait tourner dans les paumes de ses mains, les autres chantonnent un air qui dit au bâton de pointer celui ou celle qui a lâché une odeur infecte. La chanson finie, la personne pointée par l'objet doit accepter le fait qu'elle a eu un vent. Celle qui tient le *berobero kagi* peut bien entendu choisir qui elle (va) pointe(r) sans tenir compte de la réalité.

32) Voir, par exemple, la vidéo d'une femme psalmodiant l'histoire de Oshira-sama : <https://www.youtube.com/watch?v=fMWIe1CICb8> (Consulté le 14 juillet 2016)

33) « (...) Une fois cette partie terminée, la médium prend dans ses mains la figure réceptacle de la divinité et réalise « l'agitement/l'amusement de Oshira ». À cela s'ajoute une prière qui se transmet oralement depuis des temps anciens. D'abord, on rassure la divinité en lui rappelant ses origines, puis les jeunes filles psalmodient en chœur des vers courts qu'elles ont appris. Le contenu est à peu près similaire à la version du district de Shiba. (...) » (*Tōno monogatari shūi*, 79) Sur le *kuchiyose* voir par exemple : Knecht Peter, *The Ritual of kuchiyose (Calling the Dead) in Rituale und ihre Urheber. Invented Traditions in der japanischen Religionsgeschichte*, Klaus Antoni (Hamburg), Lit Verlag Münster. 1997, pp. 197-213.

78)³⁵⁾, 2/ des incendies ou des désastres dans la maisonnée (paragraphe 81)³⁶⁾. En outre, nous l'avons vu, elle serait censée favoriser 1/ l'agriculture, les chevaux et la sériciculture (paragraphe 75)³⁷⁾ ainsi que 2/ les chasseurs. De plus, placés sous sa protection au moyen d'un rapport de « parenté » divin et magique dans lequel les chamanes peuvent devenir temporairement les parents des nouveaux nés afin de leur assurer santé et félicité au moyen de leurs pouvoirs, le Oshira-sama prendrait sous son aile les jeunes enfants en faisant d'eux ses protégés. Les jeunes deviennent même des acolytes *toriko* 取子 lors de la cérémonie (paragraphe 78)³⁸⁾.

Contrairement au *Tōno monogatari* qui était plutôt flou sur ses différences avec Okunai-sama, le *Tōno monogatari shūi* caractérise bien séparément ces deux divinités même si certains éléments semblent se confondent parfois entre les deux. C'est ainsi que le paragraphe 80 du *Tōno monogatari shūi*³⁹⁾ explique que le Okunai-sama est figuré par une statue de bois qui ne

34) « Une fois que « l'agitement/l'amusement de Oshira » est terminé, les jeunes filles toriko peuvent à leur tour l'agiter/l'amuser dans la pièce. Puis elles emmènent le Oshira-sama près du foyer, le font tourner entre leurs mains et tentent de connaître une à une leur destin, bon ou mauvais, pour l'année. Elles tentent ainsi par l'oracle de savoir à l'avance ce que la divinité leur destine. » (*Tōno monogatari shūi*, 79)

35) « Oshira-sama n'est pas seulement vénéré en tant que divinité du ver à soie. On la célèbre aussi pour soigner les yeux ainsi que les maladies féminines. Elle est aussi considérée comme une divinité (protectrice) des enfants. Dans la région de Tōno, quand un enfant est né, il est symboliquement présenté au Oshira-sama local dans l'espoir que ce nouveau né grandira correctement et en bonne santé. (...) De plus, quand une femme a des maux d'estomac, un homme apporte un Oshira-sama et prie alors pour sa guérison. Dans les environs du village de Jōhōji dans le district de Ninohe ; les chamanes appellent à la descente/venue des divinités, kami oroshi 神降し. On peut voir des pratiques similaires dans le district de Higashi Iwai. » (*Tōno monogatari shūi*, 78)

36) « Un vieillard nommé Takehara du village de Tsukumo.ushi avait chez lui une représentation de Oshira-sama mais il en vint à penser que cette divinité se trompait pour tout [tous ses présages procurait trop peu de bienfaits]. Son Oshira-sama lui dictait notamment de ne point manger de la viande de cerf ou encore tout autre type de viande. Il la narguait en lui disant de venir en manger. Un jour, il prit la représentation de la divinité et la jeta dans le pot de viande de cervidé qu'il était en train de faire cuire. Oshira-sama en ressortit d'elle-même et tomba dans le foyer [qui brûlait juste en dessous]. Inquiets, les autres membres de la famille ramassèrent la divinité et la placèrent sur l'autel du Bouddha. Plus tard, quand cette maison fut dévorée par un incendie, la divinité avait bondit hors des flammes et avait évité d'elle-même d'être calcinée. Cette divinité est encore vénérée dans cette famille. Cette histoire a été rapportée directement d'une personne âgée qui en est issue. (...) » (*Tōno monogatari shūi*, 75)

37) « Oshira-sama est la divinité protectrice de l'agriculture, des chevaux et de la sériciculture. Le ver à soie est historiquement connu pour avoir comme un corps de femme et une tête d'équidé. Les feuilles de mûriers sont utilisées dans l'élevage du ver à soie. Le vêtement du Oshira-sama est comme une robe. Il est remplacé chaque année par un nouveau vêtement le 16^e jour du premier mois lunaire. Son corps fait d'une branche de mûrier plutôt courte et rudimentaire présente une tête arrondie sur laquelle peut être gravée une tête de cheval ou bien une figure féminine. Les têtes de cheval sont généralement reconnues comme étant les plus courantes et aussi les plus anciennes. Il est important de comprendre les légendes, les origines et les formes de cette divinité. La tête du Oshira-sama mâle est habituellement gravée conformément à celle d'un équidé. L'élément femelle est quant à lui a une longue chevelure et deux oreilles pointues semblables à celles d'un animal. En général, plus cette représentation a été gravée récemment plus elle est longue. Certaines d'entre elles dépassent les 30 cm de long. Il en existe de très anciennes et aussi des plus courtes. Les Oshira-sama à tête de cheval sont habituellement plus petites et plus courtes. » (*Tōno monogatari shūi*, 75)

va pas sans rappeler celle de la divinité Taishi-sama 大師様⁴⁰ dont on maquille la tête d'une poudre blanche tout comme on le fait aussi dorénavant pour Oshira-sama.

3. Les légendes de Oshira-sama dans le *Tōno monogatari shūi*

Dans les préfectures d'Aomori et d'Iwate, même si on observe un tronc commun, les légendes véhiculées autour des croyances en Oshira-sama connaissent certaines variantes d'une famille à l'autre, d'un village à l'autre ; c'est même une évidence en lisant nos deux textes⁴¹. Le paragraphe 77 du *Tōno monogatari shūi* illustre parfaitement ce fait car il rapporte trois versions de l'histoire. Il y a, tout d'abord, celle du village de Tōno : « *Il était une fois un père et sa fille qui vivaient à la campagne. Celle-ci se lia à un cheval. Le père en colère attachait l'animal à un mûrier et le tua. La jeune fille prit la peau du destrier et fit un petit bateau avec. Elle avança en mer en payant au moyen d'un aviron fabriqué à partir d'une branche de mûrier. Plus tard, elle mourut de tristesse. Un jour l'embarcation toucha la rive. On raconte*

38) Dans l'anecdote 148 du *Tōno monogatari shūi*, il est rapporté que, selon Sasaki Kizen, on pouvait être à la fois *toriko* des divinités Hachiman et Inaba, ce qui assurait un meilleur soutien divin et procurait une meilleure force vitale. Ce type de pratique prophylactique se comprend davantage quand on se souvient que la mortalité infantile était fort élevée autrefois. Il fallait donc trouver des moyens de protéger les nourrissons et l'on avait ainsi notamment recours aux divinités *shintō* et/ou bouddhiques. De plus, sachant les petites filles plus résistantes, il arrivait qu'on attribuait des prénoms féminins aux petits garçons afin de déjouer le mauvais sort. On trouve exemple de cette coutume dans le roman épique en 106 volumes de Kyokutei Bakin 曲亭馬琴 (1767-1848) intitulé *Nansō Satomi Hakkenden* 南総里見八犬伝 (*Les huit chiens de Satomi*, publié de 1814 à 1842), dans lequel le personnage Inuzuka Shino fait lui aussi l'objet d'un changement de nom.

39) « *On raconte que le Oshira-sama d'un daidō à Yamaguchi provient de la famille Sakuemon à Yamazaki. Il y avait trois sœurs dans cette maison. Une se maria avec un homme de la famille Chokuro à Kashiwazaki qui est liée à la famille Abe [mentionnée dans l'anecdote 76]. Depuis longtemps, les familles des daidō ont chez elles leur Okunai-sama qui veille à la bonne destinée de toute la famille. Chaque année, le 16^e jour de la 1^{ère} lune, ils mettent de la poudre blanche sur la statue en bois de 60 cm de long de Odaishi-sama [= Kōbō daishi, le fondateur de l'école bouddhique Shingon]. Ils en sont venus naturellement à en faire autant avec les représentations de Oshira-sama qui apparurent après.* » (*Tōno monogatari shūi*, 80)

40) Dans la préfecture d'Iwate, plus particulièrement à Shiwa, Hienuki, Waga, Hanamaki et Esashi, c'est-à-dire dans la partie sud de cette préfecture, la croyance populaire en *mairi no hotoke* « le bouddha qui vient », est fort répandue. On la vénère en l'honneur des ancêtres durant la 10^e lune du calendrier luni-solaire généralement. Cette divinité est souvent figurée soit par une statue en bois soit par une peinture sur soie ou sur papier, encadrée en rouleau et destinée à être accrochée au mur. Les plus anciennes représentations datent d'avant l'époque de Muromachi, c.-à-d. avant 1336. Souvent, la représentation de ce *mairi no hotoke* est une image d'Amida debout entouré de 48 rayons de lumière qui symbolisent ses 48 vœux, sinon elle est une image même de Taishi-sama dont la croyance a probablement été répandue dans le nord du Japon par l'École véritable de la Terre pure *Jōdo-shinshū* 浄土真宗, fondée par le moine Shinran 親鸞 (1173-1263). Ce Taishi-sama est en fait le prince Shōtoku (*Shōtoku Taishi* 聖徳太子, 574-622), un régent qui aurait favorisé l'implantation du bouddhisme au Japon. En commun avec le bouddha Shakyamuni, on donne à ce prince le titre de roi du Dharma *Dharmaraja* et certaines sources le considèrent même comme une réincarnation de Kannon. Les offrandes présentées à cette divinité sont des gâteaux de riz ou des *manju*.

41) On trouve des vidéos en ligne dans lesquelles des femmes conteuses, *katarite*, exposent l'histoire de Oshira-sama : <https://www.youtube.com/watch?v=h0hVjrd5Gc> ou <https://www.youtube.com/watch?v=N2xRKERZfCw> (consultés le 14 juillet 2016)

que les vers qui sortirent des restes de la peau de l'animal et de ceux la jeune fille étaient des vers à soie. »⁴²⁾ Avec celle du village de Tsuchibuchi⁴³⁾, la version ci-avant de la légende véhiculée à Tōno fait une allusion nette au cycle de développement et aux mues (il y en a 4) du ver à soie ; ces transformations aboutiraient sur quelque chose de bénéfique.

Il y a enfin la légende issue du village Tsukimo.ushi⁴⁴⁾ qui rappelle fortement une histoire étrange chinoise citée dans le *Soushenji* 搜神記 (À la recherche des esprits, compilé par Gan Bao au IV^e siècle)⁴⁵⁾ ainsi que celle dans le *Fayuan Zhulin* 法苑珠林 (Forêt de pierres précieuses dans le jardin de Dharma, une encyclopédie bouddhiste compilée en 668 par Dao Shi)⁴⁶⁾. Dans le récit chinois du *Soushenji*, le cheval aime la jeune fille qui, quant à elle, n'exprime aucun sentiment pour lui. La première partie de ce texte fort ancien est donc différente des versions japonaises de Tōno mais la seconde en revanche (celle où le père en ire tue l'animal dont la peau enveloppe ensuite la jeune fille pour l'emporter au ciel) lui correspond.

42) Quitter Tōno pour rejoindre la mer représente un long et périlleux voyage puisque les reliefs séparent de la côte, et aurait imposé autrefois trop de difficultés pour que ce soit concrètement réalisable. En ce sens, il est logique de supposer que cette histoire est née sur la côte plutôt qu'à Tōno même. Ainsi, en extrapolant, une partie des légendes autour du Oshira-sama se seraient d'abord diffusées depuis les régions côtières jusqu'à Tōno et que, ce serait en pénétrant dans les terres qu'elles se seraient diversifiées et modifiées tout en conservant en partie un axe narratif commun.

Au Japon, la mer est parfois considérée comme un élément purificateur mais aussi un lieu de passage vers le royaume des morts. La barque dans l'histoire ne va pas sa rappeler le lieu de repos d'un mort, son cercueil ou un mausolée ; surtout quand on se souvient que les Aïnous pouvaient déposer leurs morts dans une sorte de pirogue qu'ils laissaient partir au gré des flots. Or, dans le paragraphe 77, le canot est probablement construit comme de frêles embarcations d'autrefois, à savoir une armature faite d'os, la coque en peau d'animal, et des graisses ou des selles animales pour le rendre imperméable. De fait, le corps de la jeune fille se trouve comme enveloppé par ce qui faisait l'animal et ses entrailles, ne faisant ainsi presque plus qu'un. Enfin, les vers qui sortent des restes de la jeune fille peuvent paraître répugnants pour un Occidental, mais ils évoquent certains passages des mythes japonais comme dans le *Kojiki* et le *Nihongi* dans lesquels la déesse de la nourriture est tuée par un autre *kami* dès les débuts du processus de création. Un *kami* demande à celle-ci des aliments mais les trouvant répugnants parce qu'ils sortaient de son corps (vivant ou mort), il la tue et la mort de ce *kami* aboutit à la création d'autres aliments symboles d'abondances : de la tête ou des sourcils sortent des vers à soie. En ce sens, le paragraphe 77 veut peut-être indiquer que la jeune fille a quitté le monde des humains et, se fondant avec l'animal, elle est devenue divinité bienfaisante.

43) « Une fille avait été profondément touchée de voir son père tuer un cheval. Elle décida de quitter la maison. Elle fit la cuisine et prépara d'autres choses de sorte que son père n'ait aucune difficulté à vivre seul sans elle. Le matin du 16^e jour de la 3^e lune, elle le réveilla au lever du jour et lui fit regarder la meule située dans leur jardin. Elle lui dit qu'il y avait une grande quantité de nourriture pour subvenir à ses besoins. La fille s'enfuit alors dans le ciel avec un cheval. Le même jour, lorsqu'il regarda de plus près la meule, il trouva des vers (à soie) blancs dont le positionnement formait la tête d'un équidé mort. On raconte qu'il rassemblait des feuilles de mûrier et qu'il éleva les vers à soie. »

44) « (...) La fille d'un riche propriétaire chōja de Tenjiku se lia à un cheval. Le père fut tellement en colère qu'il tua la bête et en suspendit la peau aux branches d'un pin. Sa fille alla sous l'arbre pour pleurer, ayant très envie de son compagnon. Les lambeaux de peau accrochés aux branches entendirent sa voix et se décrochèrent pour venir l'envelopper. Puis, ils s'envolèrent tous deux dans les cieux. (...) »

45) Pour résumer, une jeune fille refuse d'épouser un cheval qui lui a rendu un fier service et à qui elle avait fait promesse d'union. Son père l'apprenant de sa fille, se mit en colère le fit occire. L'animal est dépecé et sa peau étalée par terre. La fille s'apprête à le bafouer mais la peau s'enroule autour d'elle et l'emporte dans un arbre. La jeune fille devient ver à soie.

Les trois extraits mentionnés dans le paragraphe 77 du *Tōno monogatari shūi* présentent donc un récit construit en trois parties : 1/ la mention de relations (conjugales) entre une femme et un homme, 2/ une mise à mort du cheval conforme aux légendes anciennes du continent, 3/ un clin d'œil à la sériciculture par la mue. Ils prouvent que plusieurs croyances et pensées se sont greffées ensemble pour former les versions actuelles que nous connaissons. Imano Ensuke suppose d'ailleurs que la prière et l'histoire de Oshira-sama véhiculées dans le Tōhoku se sont répandues sous différentes variantes probablement à la fin de l'époque d'Edo au sein des populations paysannes de Tōno.

On trouve des exemples d'union entre une figure féminine et une bête aussi bien dans certains mythes japonais que dans certaines histoires d'autrefois, *mukashibanashi* 昔話, mais ce sont en général les animaux qui souhaitent s'unir à elles totalement désintéressées⁴⁷⁾. Logiquement, les rapports avec des animaux n'étaient point admis par la morale et les normes sociales et confucéennes mais, dans notre cas, qu'il en naisse finalement des vers à soie, un épilogue positif, relève pleinement du divin voire du mythe. Notre légende de Tōno n'indique nullement si la bête de somme était une divinité ayant pris une apparence animale, surtout lorsqu'on se rappelle que les chevaux sont considérés au Japon comme un moyen sacré sur lesquels peuvent se poser l'essence d'un *kami*⁴⁸⁾.

On peut comprendre pourquoi le père refuse cette liaison à plus d'un titre : 1) relation charnelle totalement tabou, tout comme l'était d'ailleurs la polygamie pour une grande partie

46) Au Japon, à notre connaissance, le plus ancien texte à reprendre cette légende sous le titre *batōrō* 馬頭娘 (la tête de cheval et la jeune fille) est le *Kaidan zensho* 怪談全書 (publié en 1698) du philosophe néo-confucéen Hayashi Razan 林羅山 (1583-1657) dans lequel on ne parle pas de Oshira-sama. Un texte plus récent sur les origines de la divinité du mont Kokage dans l'ancienne province de Hitachi (préf. act. d'Ibaraki), le *Kokage-san engi* 蛭影山縁起 publié en 1865, expose un récit comportant de nombreux points communs avec la prière de Oshira. Selon Tsuchihashi Sataki, on retrouverait aussi des traces des légendes du *Soushenji* dans les histoires et légendes véhiculées dans la province de Kai qui correspond à l'actuelle préfecture de Yamanashi (on raconte à la fin de l'histoire que la peau de l'animal s'était élevée dans le ciel en tournoyant, emportant avec elle la jeune fille et, qu'une semaine après, la peau de la bête était retombée dans un verger de mûrier et que de l'intérieur on y trouva des vers à soie). Cette province est d'ailleurs le pays natal de la famille Nambu qui s'implanta peu à peu à partir du XII^e s. pour dominer ensuite le Tōhoku. Selon Naitō Masatoshi, ce serait peut-être d'ailleurs les dépeceurs de Sendai (des parias, *eta* 穢多, car en contact avec la souillure du sang et de la mort), des prisonniers autorisés à faire ce type de commerce, qui chantaient des prières de bonne augure tout en endossant ainsi les souillures des autres.

47) L'union d'un *kami* et d'un humain est un événement plus qu'heureux. Par exemple, dans le *Kojiki*, on explique que la déesse Toyotama-hime fait partie des ancêtres de la famille impériale. Dans le même ouvrage, la déesse de la nourriture Ōgetsu-hime est tuée par Susanowo et, de son cadavre jaillirent divers aliments, et aussi des vers à soie de sa tête ; le récit d'une déesse tuée qui apporte fertilité et bonnes récoltes est commun à de nombreux mythes en Asie. Cependant dans les légendes et contes d'autrefois, une relation avec le monde animal (comme un renard ou un serpent) est forcément quelque chose de honteux et d'immoral, et il n'est pas rare qu'il en naisse un enfant doté de pouvoirs surhumains. On sait que les petites gens de l'époque d'Edo étaient très friands d'histoires étranges comme celles racontées dans le *Nansō Satomi Hakkenden* (v. n. 38) : l'intrigue moralisante y évoque un mythe chinois dans lequel un empereur propose sa fille en mariage à quiconque lui apportera la tête de son ennemi ; chose fut réalisée par un chien (un animal connu pour mettre bas facilement) qui finalement l'épousa malgré le fort embarras du père et lui donna de nombreux descendants. Il est possible que les légendes de Tōno aient été ainsi véhiculées, développées et transformées à travers les provinces en montant vers le nord du Japon vers la fin d'Edo.

de la société⁴⁹⁾, ce type de bruit aurait porté la honte sur toute la famille — la légende serait-elle une mise en garde contre certaines pratiques (sexuelles) ? — ; 2) relation sociale inimaginable et interdite puisque les conditions d'alliances entre familles prévalaient dans cette société ultra hiérarchisée où les rapports de subordination étaient visibles à tous les niveaux. Dans les familles paysannes, le père avait décision de son gendre, il pouvait même l'adopter et veiller ainsi au non éparpillement des biens et à la perpétuation du nom au moyen de la descendance. Toutefois, quand les enjeux économiques n'étaient pas trop forts, il y aurait eu une relative liberté de choix des futurs conjoints même si la classe paysanne se mariait plutôt entre elle. Il semble cependant que, dès le XIX^e s., des signes de liberté seraient apparus pour les jeunes filles issues des classes paysannes les plus pauvres dans le choix de leur époux⁵⁰⁾. N'oublions pas aussi que, comme le veut le concept de la piété filiale, tout enfant se doit d'être toujours redevable des bienfaits de ses parents. Aussi choisir un cheval pour compagnon est un affront à son propre père et à la société, aux bonnes mœurs en général.

Le plus marquant dans la légende d'Oshira-sama, c'est que le père s'en prend surtout à l'animal alors que la jeune fille a choisi d'elle-même d'aimer le cheval, contrairement aux récits chinois dans lesquels l'équidé non aimé de sa promise est finalement trahi par celui qui s'était pourtant engagé à donner sa fille en mariage à quiconque lui rendrait service. Dans les légendes japonaises sur le Oshira-sama, la relation entre les deux êtres est pure et honnête jusqu'au bout. Et c'est d'ailleurs pourquoi ces légendes se terminent par la mort volontaire de la jeune fille au côté de son bien-aimé et que, malgré leur triste sort, naîtrons des vers à soie, une preuve inéluctable de la beauté de leur amour.

4. Conclusion

Le *Tōno monogatari* et sa version complétée prouvent que les croyances en Oshira-sama sont un exemple singulier de syncrétisme japonais qui s'est forgé au cours des siècles. Et malgré l'édit du Ministère de l'Éducation en janvier 1873 dans lequel on interdisait la transe et la divination « qui aveuglent le peuple » ou encore, en juillet de la même année, l'article 24 du Règlement des Bureaux qui marquait l'interdiction des actes rituels lors des fêtes populaires par des personnes non habilitées, nos deux textes de 1910 et de 1935 révèlent une certaine tolérance religieuse qui facilita, semble-t-il, la pratique de cultes locaux comme celui en Oshira-sama dans le Tōhoku. La survivance de telles croyances et de telles pratiques s'est faite grâce aux familles et aux médiums aveugles qui entretenirent le mythe et le font encore de nos jours.

48) Un cheval, souvent blanc, peut être offert comme offrande dans un sanctuaire shintō comme « monture divine » ou « messager divin ». Encore aujourd'hui, certains sanctuaires élèvent des chevaux sacrés. C'est ainsi que, par exemple, les *kurabe uma* 競馬 élevés dans la province de Nambu étaient utilisés dans les courses des *matsuri* aux sanctuaires Kamo de Kyoto, des fêtes dont le but était d'obtenir des *kami* la garantie de bonnes récoltes.

49) Certains shōgun et personnages hauts placés eurent cependant des concubines.

50) Hayashi Reiko 林玲子, *Nihon kinsei - Josei no kinsei* 『日本近世・女性の近世』 (*L'époque pré-moderne du Japon, l'époque pré-moderne des femmes*), Chūō kōronsha 中央公論社, 1993, p.p 182-183.

S'assurer de bonnes récoltes ou d'une bonne santé via le concours de divinités locales telles que Oshira-sama peut paraître surprenant dans notre société moderne tant tournée vers le rationnel, mais ceci illustre plutôt bien la richesse de la pensée japonaise où certaines coutumes transgressent la rationalité du monde actuel. Pourtant, notre société contemporaine n'hésite pas à puiser dans ce type de sources. Le thème de Oshira-sama a bien dépassé les études folkloriques et les croyances du Tôno puisque, par exemple en 1982, la légende a été adaptée dans le film intitulé en anglais *The Legend of Sayo* de Murano Tetsutaro 村野鐵太郎 (1929-). Oshira-sama est également apparu dans le film d'animation *Le voyage de Chihiro* (2001) de Miyazaki Hayao 宮崎駿 (1941-), une œuvre dans laquelle on trouve moult références au folklore japonais⁵¹. Elle a été choisie aussi, par exemple, par l'illustratrice et écrivain Ryô Michiko 寮美千子 (1955-) dans sa nouvelle fantastique intitulée *Yuki hime — Tôno Oshirasama meikyû* 雪姫—遠野おしらさま迷宮 (*Dame des neiges, Labyrinthe sur le Oshira-sama de Tôno*) publiée en 2010 et adaptée l'année suivante pour la NHK-FM. On citera enfin le célèbre mangaka Mizuki Shigeru 水木しげる (1922-2015) qui l'aborda dans sa version BD du *Tôno monogatari* en 2008, puis dans un court film d'animation réalisé en 2010 à l'occasion du 100^e anniversaire de la publication du fameux ouvrage de Yanagita. Bref ! Bien que la relation particulière cheval-jeune fille soit taboue à l'origine, l'intérêt qu'on lui voue perdure encore maintenant sous différents aspects dans la pensée japonaise.

Références

- HAYASHI Reiko 林玲子, *Nihon kinsei - Josei no kinsei* 『日本近世・女性の近世』 (*L'époque pré-moderne du Japon, l'époque pré-moderne des femmes*), Chûô kôronsha 中央公論社, 1993.
- IGARI Ikumi 猪狩郁美, *Tôno monogatari dairokujûwa ni tsuite no ichikôsatsu Oshira-sama to kaikogami* 『遠野物語』第六十九話についての一考察—オシラサマと蚕神 (*Réflexion autour du paragraphe 69 du Tôno monogatari, Oshira-sama et la divinité du ver à soie*), Morioka daigaku Nihonbunka kai kenkyûhokoku 盛岡大学日本文学会研究会報告 (*Activités de recherche de la Société en études japonaises de l'université de Morioka*), Morioka daigaku Nihon bungaku gakkai 盛岡大学日本文学会, N° 9, mars 2011, p.52-62.
- IMANO Ensuken 今野圓輔, *Barô kon.in-tan* 『馬娘婚姻譚』 (*Récits sur les mariages entre chevaux et jeunes filles*), Iwasaki bijutsusha 岩崎美術社, 1966.
- KANEKO Hiroyuki 金子裕之, *Nihon no shinko iseki* 『日本の信仰遺跡』 (*Sur les traces des croyances japonaises*), Yûzankaku shuppan 雄山閣出版, 1998.
- KATÔ Kei 加藤敬, *Itako to Oshirasama : Tôhoku ikai junrei* 『イタコとオシラサマ : 東北異界巡礼』 (*Les Itako et Oshira-sama : pèlerinage dans l'étrange du Tôhoku*), Gakushû kenskyûsha 学習研究社, 2003.
- KIKUCHI Kazuhiro 菊地和博, *Okonaisama to Oshirasama — Ie ni matsu Tôhoku no kami* 「オコナイサマとオシラサマ—家に祀る東北の神」 (*Okonai-sama et Oshira-sama, deux divinités célébrées dans les familles du Tôhoku*), *Tôhoku geijutsu daigaku tôhoku bunka kenkyû sentâ kenkyû kiyô* 『東北芸術工科大学東北文化研究センター研究紀要』, 2003, pp. 161-188.
- KNECHT Peter, *The Ritual of kuchiyose (Calling the Dead) in Rituale und ihre Urheber. Invented Traditions in der japanischen Religionsgeschichte*, Klaus Antoni (Hamburg), LIT Verlag Münster. 1997, pp. 197-213.
- KUDÔ Koichi 工藤 紘一, *Oshirasama to Okonaisama : Iwate no baai* 「オシラサマとオコナイサマ : 岩手県の場合

51) Le réalisateur a donné libre cours à son imagination puisque dans son film d'animation la divinité ressemble à un gros radis blanc rondouillard vêtu uniquement d'un chapeau et d'un pagne rouges.

- 合」(Oshira-sama et Okonai-sama : Le cas de la préfecture d'Iwate), *Mingu Mansurii* 『民具マンスリー』, *Kanagawadagaku nihon joulin bunka kenkyūjo* 神奈川大学日本常民文化研究所 (Centre de recherches sur le folklore japonais de l'université de Kanagawa), fév. 2012, v. 44, n. 11, pp. 10841-10860.
- KURATA Takanobu 倉田隆延, *Oshira-sama densetsu* (*Bajō kon.in-tan*) 「オシラ様伝説 (馬娘婚姻譚)」 (*Les légendes sur Oshira-sama [Rapports conjugaux entre chevaux et femmes]*), in *Nihon Shinwa densetsu sōran* 『日本「神話・伝説」総覧』 (Aperçu général sur les mythes et légendes du Japon), dirigé par YOSHINARI Isamu 吉成勇編, Shinjinbutsu ōraisha 新人物往来社 〈歴史読本特別増刊 事典シリーズ〉, 1993, pp. 314-315.
- LAURENT Érick, *Les mushi dans la culture japonaise. Approche ethnozoologique à partir d'une étude de terrain*, Lille, Éditions universitaires du Septentrion, 1998.
- LAURENT Érick, *Lexique des mushi et leurs caractéristiques dans la culture japonaise*, Paris, Collège de France, Institut des hautes études japonaises, 2002.
- MERIE André, M. Maurice. *Sériciculture et filature de la soie au Japon*, in. *Annales de Géographie*, Paris, Armand Colin, t. 46, n° 259, 1937, pp. 43-60.
- MORSE Ronald A., *La ville de Tōno et ses environs - Livret touristique et culturel -*: <http://www.shokokai.com/tohno/html/gfrn0225.pdf>, trad. fr. Frédéric Lesigne, consulté le 17 juin 2016.
- MORSE Ronald A., *Folk Legends from Tono: Japan's Spirits, Deities, and Phantastic Creatures*, Rowman & Littlefield Publishers, 2015.
- NAITŌ Masatoshi 内藤正敏, *Tōno monogatari no Oshira-sama* 「『遠野物語』のオシラサマ」 (*Oshira-sama dans le Tōno monogatari*), in *Tōhoku gaku* 『東北学』 (Études sur le Tōhoku), N° 23, 2010, pp.48-67.
- NAUMANN Nelly, *Das Pferd in Sage und Brauchtum Japans* (Le cheval dans les mythes et les contes du Japon), in *Asian Folklore Studies*, Vol. 18, Nanzan University, 1959, pp. 145-287.
- Tokushū Oshira-sama shinkō no kenkyū* 『特集 オシラサマ信仰の研究』 (Numéro spécial Études sur les croyances autour de Oshira-sama), *Tōhoku geijutsu daigaku tōhoku bunka kenkyū sentā kenkyū kiyō* 東北芸術工科大学東北文化研究センター研究紀要 (Revue du Centre de recherches culturelles du Tōhoku rattaché à l'Université d'art et de design du Tōhoku), mars 2003.
- SAITŌ Ju.in 齋藤壽胤, *Oshira-sama no shosō Oshira-sama wa kaikogami ka* 『オシラサマの諸相—オシラサマは蚕神か』 (*Les Différents aspects de Oshira-sama : serait-il le kaikogami ?*), *Tōhoku geijutsu daigaku tōhoku bunka kenkyū sentā kenkyū kiyō* 東北芸術工科大学東北文化研究センター研究紀要 (Revue du Centre de recherches culturelles du Tōhoku rattaché à l'Université d'art et de design du Tōhoku), mars 2003, pp. 71-85.
- TATSUMI Takayuki 巽孝之, *Deep North Gothic: A Comparative Cultural Reading of Kunio Yanagita's Tono Monogatari and Tetsutaro Murano's The Legend of Sayo*, in *Geibun kenkyū* 『芸文研究』 (Recherches en Lettres et en Arts), vol. 71, publié par l'Association de Recherches en Lettres et en Arts de l'université Keiō 慶應義塾大学芸文学会, déc. 1996, pp. 160-183.
- YANAGITA Kunio, *The Legend of Tono*. Translated by Ronald A. Morse. Tokyo, The Japan Foundation, 1975.
- YANAGITA Kunio 柳田国男, *Tōno monogatari* 「遠野物語」 (*Contes de Tōno*) & *Tōno monogatari shūi* 「遠野物語拾遺」 (*Glânes du Contes de Tōno*), in *Yanagita Kunio zenshū* 『柳田国男全集』 (Collection des œuvres complètes de Yanagita Kunio), Tokyo, Chikuma shobō 筑摩書房, 1995, t. 2.